

Jadd Hilal

Des ailes au loin

roman

elyzad

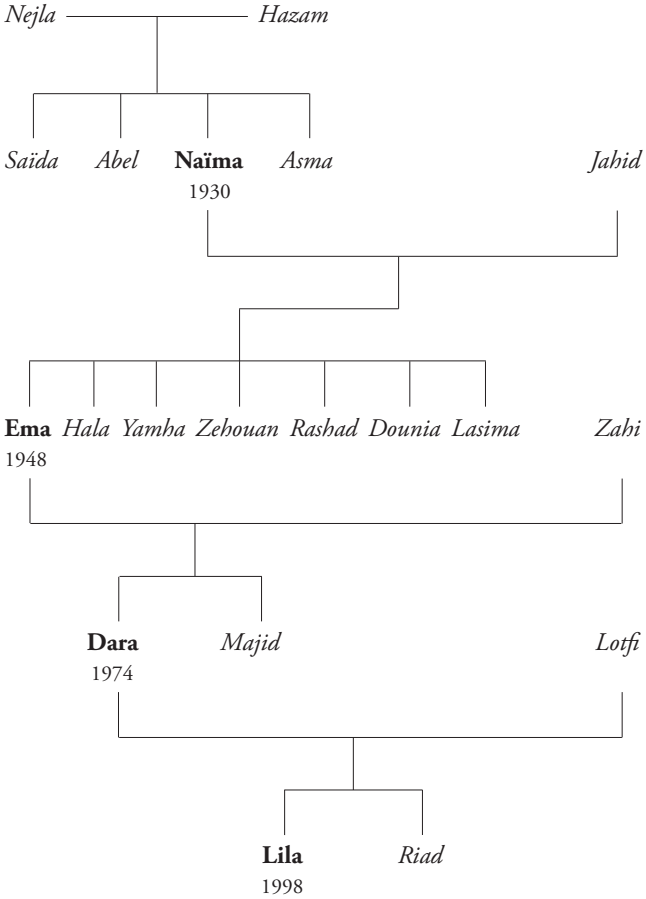
Les personnages et leurs fictions sont réactifs.

À ma grand-mère.

À ma mère.

*Il me semble que la condition de
ceux qui restent est toujours plus triste que
celle des personnes qui s'en vont.*

Marivaux,
La Vie de Marianne.



Naïma

La mer. Mes jambes fusaient. D'un instant à l'autre, je m'envolerais vers le ciel orangé et vide de nuages.

— Prends à droite.

J'ai sursauté. Comment Ahava m'avait-elle rattrapée ? J'ai obéi et me suis cachée derrière une poubelle, au coin de la rue. J'ai attendu en étouffant du mieux que je pouvais ma respiration. Une main s'est posée sur mon épaule.

— C'est pas moi, c'est pas moi !

Un policier m'a soulevée. Puis il m'a regardée. Longtemps.

— Pourquoi tu souris petite ?

Haïfa : la capitale de la Palestine. Haïfa, le fjord méditerranéen. Une cité ivoirine qui, du haut de ses quatre cents mètres, dominait la Méditerranée comme un phare. Je passais des journées entières sur le port, à admirer les grands bateaux, la mer et plus loin, la côte de ce pays où j'ai ensuite fait une partie de ma vie : le Liban.

À Haïfa, nous vivions à côté de la famille de mon amie Ahava. Ils étaient juifs. Et ils ne nous quittaient jamais. Nous mangions, chantions,

dansions ensemble. Comme eux, nous habitions un tout petit appartement. Mes parents, ma grande sœur Saïda, mon grand frère Abel et moi dormions par terre, sous la même couverture. J'avais la place privilégiée, près de ma mère. Une nuit, Saïda m'a demandé d'échanger avec elle. Elle m'a tendu un anneau.

— C'est de l'or.

Qu'est-ce que j'ai ri.

Le quartier, les magasins, les épiciers. De ma chambre, je voyais la mosquée, l'église, la synagogue et plus loin, les oliviers. Je me souviens d'un rêve, d'une ligne d'anges qui surplombait les arbres, dans le ciel. Mes yeux étaient ouverts, je crois. Peut-être était-ce en fait des hommes. Le ciel était proche à Haïfa, les étoiles nettes, atteignables. Je les comptais.

— Pour chaque étoile, tu auras une verrue.

Ma mère. J'ai continué le décompte, pour savoir si elle mentait ou non.

Un énorme marché tissait sa toile au centre de Haïfa. Mon père me demandait souvent d'aller y acheter le pain. Je n'aimais pas ça. À la place, j'allais m'asseoir à un café avec Ahava, juste à côté du marché. Et je regardais les gens. Le propriétaire était un ami de la famille, il me laissait traîner sans consommer. Il m'aimait bien, je crois. Il me répétait que j'étais jolie et que les prétendants se bousculeraient plus tard.

— Tes beaux yeux verts vont décider de ta vie, Naïma.

La vie lui a donné raison.

— Aujourd'hui, tu as intérêt à le ramener, ce pain.

Mon père fronçait les sourcils. Il avait invité la famille d'Ahava à manger. Pas d'échappatoire cette fois-ci.

Au marché, j'ai zigzagué entre des jambes qui paraissaient être, à cet âge, des échasses. Je tenais mon pain sous le bras quand j'ai entendu une détonation.

Un souffle.

J'ai été projetée en arrière. Mes oreilles bourdonnaient. J'ai souri. Je n'ai jamais su pourquoi. J'ai essayé de me relever. J'ai perdu l'équilibre et je suis retombée au sol. Le haut de mon front me piquait. Un éclat de bombe m'avait touchée – je l'ai compris après un temps. Sur le moment, rien. Je ne comprenais rien. Abrutie, amusée, soulée par le choc, je suis retournée chez moi comme si de rien n'était.

— Je lui ai dit ! Je lui ai dit qu'elle était trop petite pour aller au marché ! Il a tué ma fille ! Hazam a tué ma fille ! Mon propre mari a tué ma fille !

Ma mère pleurait comme toutes les mères arabes. Elle allongeait les voyelles. *Ma fiiiille, il a tuééééé ma fiiiille*. Quand elle m'a aperçue, elle s'est jetée sur moi. Moi je lui ai tendu le pain. Puis je lui ai tendu la monnaie. Du sang avait coulé dessus.

— Ce sont des Juifs, elle m'a dit, quelques heures plus tard.

J'ai cru qu'elle plaisantait, pour me remonter le moral.

— Ils ne sont pas comme nous, ceux-là. Ce sont des Juifs de la *Haganah**.

* Les mots étrangers en italiques dont la première occurrence est suivie d'un astérisque sont traités dans le lexique p. 211.

Ma mère, mon grand frère, ma sœur et moi avons quitté Haïfa après l'attentat de 1938. Mon père a refusé de nous suivre. Il avait un nouveau travail, mieux payé, à la mine, près de la mer.

— Les trajets sont déjà assez longs comme ça, Nejla, il a dit.

Il a gardé l'appartement de Haïfa pour y vivre la semaine, seul, et a acheté une maison à Shefa Amr où il nous retrouvait le week-end. Du grand luxe cette nouvelle maison : un balcon, un grand salon et même un four. Mon père a construit, après plusieurs années, un deuxième étage pour les chambres. Il gagnait bien sa vie.

À Shefa Amr : finies les jupes courtes, finis les t-shirts. Ma sœur et moi, nous nous faisons toujours reluquer par des pervers cachés au cours des promenades avec ma mère. Alors un jour, elle a décidé de nous coudre des pantalons à toutes les deux. Je l'ai regardée piquer et repiquer. Ma mère était belle. Belle et fragile. Sa peau blanche, sa silhouette rectiligne et ses gestes lents avaient quelque chose de vertueux. Quand elle me parlait sérieusement, ses yeux

verts ne regardaient jamais tout à fait dans les miens mais légèrement en dessous.

— La *Haganah*, c'est une organisation clandestine sioniste.

Je n'ai pas compris un mot.

— Elle protège les Juifs menacés par les Arabes.

— Mais on menace les Juifs, nous ?

Un sourire candide s'est dessiné sur son visage.

— Voici ton pantalon.

La saison des prunes. Ma sœur Saïda et moi allions les cueillir dans un grand arbre à côté de chez nous. Saïda la sadique. Un jour, je suis tombée du prunier et j'ai eu un torticolis pendant une semaine. La fois suivante, naturellement, j'ai hésité à grimper. Mais cette chère Saïda n'a rien voulu savoir. Elle m'a hurlé dessus et m'a battue jusqu'à ce que je me résigne. Une fois en haut, je l'ai menacée de tout raconter à notre mère.

— Elle te croira pas, t'as pas de marques.

J'ai tiré des prunes d'une branche voisine et je les ai écrasées entre mes doigts. Puis je me les suis frottées sur les yeux.

— Et voilà deux beaux cocards ! je lui ai crié d'en haut.

Ma mère était plus proche de moi que de ses autres enfants. Je m'en convainquais en tout cas. Et c'était normal, elle m'en devait une belle après tout. Je lui avais déjà sauvé la vie. À neuf ans seulement ! Elle marchait devant moi, une énorme jarre de maïs sur la tête – elle le récoltait pour le vendre à des marchands –, quand une tête de serpent s'en était extirpée. La bête avait commencé à onduler vers sa nuque. J'ai couru vers elle et j'ai poussé la jarre un grand coup. Elle s'est écrasée. Le serpent s'est découvert entièrement. Il était énorme mais il a pris la fuite. Et moi, j'ai souri, comme au moment de l'explosion au marché.

— J'avais à peu près ton âge quand j'ai eu la plus grande frayeur de ma vie. Une histoire de serpent aussi.

On rebroussait chemin pour récupérer une autre jarre à la maison.

— Ton oncle Reda jouait dehors. Je l'ai entendu crier : “Viens manger, mon petit chaton.” Nous n'avions pas de chaton. Je me suis précipitée jusqu'à lui et j'ai vu un énorme serpent entre ses mains. Il voulait le nourrir.

Plusieurs années plus tard, ma mère me l'a racontée une nouvelle fois, cette histoire. C'était sur la même route. Quand je suis descendue de cheval à côté de la maison, une araignée m'a mordue au pied. Mon père a coupé un bout de mon orteil au cutter. Le sang a coulé. Pendant que ma mère parlait de la naïveté de mon oncle, mon père a brisé une gousse d'ail qu'il a attachée à la plaie avec un mouchoir.

Ces trajets entre Haïfa et Shefa Amr m'in-supportaient. Tout le monde le savait dans la famille, Saïda la sadique en tête.

— C'est une honte que Naïma ne voie pas plus son père. Il doit être triste, elle disait.

Et voilà. La machine était lancée. L'épouse coupable s'engouffrait aussitôt dans l'organisation du périple salvateur. Elle nous réveillait à sept heures du matin et nous tirait, somnolentes, jusqu'à la cuisine. Elle jetait deux *khabez**, les pains libanais, sur la table, les ouvrait en deux, tartinaient le *labné**, le fromage blanc fermenté, sur une des faces, rajoutait un filet d'huile et déposait quelques olives.

— Mangez celui-là maintenant. Le deuxième, c'est pour la route.

Une belle consolation quand même. Ces sandwiches étaient délicieux. Et surtout : on devait s'arrêter et descendre de cheval pour les manger. Le trajet en devenait moins long.

Parfois. Parfois, c'était l'inverse. Les secondes faisaient le grand écart. Saïda était douée, il fallait l'admettre. Un matin, on était sur le point de cueillir quelques olives quand elle s'est brutalement arrêtée. Elle m'a tirée par le bras.

— Allons voir papa à pied toutes les deux.

La saleté. Elle me regardait avec bienveillance, avec sympathie même. Elle m'encourageait.

— Tu crois vraiment que je ne connais pas la route ?

Les sourcils sont tombés, le sourire a disparu. Et son regard habituel a repris le dessus : un regard exigeant, qui responsabilisait. Saïda faisait partie de ces gens chez qui le physique et le caractère s'accordaient. Elle était dure, sur les deux plans. Sur son visage, rien n'ondulait, tout avait l'air d'être tracé à la règle. C'était la même chose pour son corps. Elle était moins filiforme que ma mère mais la différence ne tenait qu'à un déséquilibre. Rien à voir avec une silhouette faite de courbes. Saïda, c'était un taureau. Ses jambes étaient fines mais musclées par de longues années où il avait fallu soutenir ce buste, un titanesque « V » ramassé et râblé. Et ses yeux. Ils me regardaient toujours, comme à cet instant-là, avec une opacité ténue.

— On y va.

Le ton était plus sec. J'ai reculé de quelques pas.

— Allez.

Je n'ai pas résisté. Je me consolais en me disant que je valais mieux qu'elle. On n'a jamais raison quand on n'a jamais tort et autres maximes de secours.

Cinq heures. Cinq heures de marche. Pas une discussion, pas un mot. J'ai failli tourner de l'œil quand mon père nous a ouvert la porte. Il était en uniforme de travail gris, ce qui donnait à son visage méditerranéen quelque chose d'immédiatement misérable. Mais très vite, sa fierté a aplati toute peine possible. Une main dans ses cheveux coupés en brosse, une autre sur sa moustache drue et épaisse, il nous a observés. Même expression que Saïda. Même opacité. Mais chez lui, il n'y avait rien d'autre. Pour le reste, mon père, c'était l'inverse de ma sœur. Des écarts ahurissants entre son attitude et son apparence. C'était un faux calme, mon père. Et comme la plupart des faux calmes, il contenait derrière son flegme une nervosité qui bouillonnait en permanence. La taille et le comportement étaient deux affaires bien distinctes aussi. Mon père était petit, mais d'une petitesse écrasante. L'angle de plongée n'y faisait rien. Même d'en bas, il vous dominait.

— Comment vous êtes arrivées là ?

Il nous a installées sur le canapé et nous a proposé ce fameux sandwich au *labné* qui, faute de marquer une étape, ne m'a pas semblé si

savoureux. Dès que le casse-croûte fut ingurgité, je me suis allongée et endormie.

— Allez, il faut partir maintenant.

Réveil en sursaut.

— On ne peut pas rester, papa ? j'ai bafouillé.

— Non, votre mère va s'inquiéter.

Saïda est entrée sur le ring.

— Allez Naïma, arrête tes jérémiades.

— Tu pourrais nous accompagner, papa...

— Je dois aller travailler.

Aucune compassion dans le regard. Rien. Ma sœur attendait devant la porte. Elle s'impatientait. Les larmes aux yeux, j'ai plié, encore une fois.

Mon père était dur. Avec tout le monde. À Shefa Amr, c'est ce qui nous a sauvé la vie, une nuit. On dormait dans des chambres voisines, mes parents et moi. Une série de cauchemars m'a poussée à braver l'œil sévère de mon père pour aller me coucher dans le lit conjugal. Après quelques minutes d'insomnie, j'ai vu une silhouette entrer dans la chambre et se pencher vers un des coins. La forme m'a semblé disproportionnée, puis étrangère. Mais je ne me suis pas inquiétée. Pourquoi venir chez nous plus que chez les autres ? Et pourquoi cette pièce en particulier ? Voler ? Il y avait déjà largement de quoi faire dans le salon où, en plus, il n'y avait personne. Drôlement peu stratégique.

J'ai fini par comprendre. À cet endroit de la chambre se trouvait la carabine de mon père, un remarquable engin dont il vantait très lourdement – trop manifestement – la précision dans toute la ville. J'ai vu l'intention et j'ai réagi.

— Papa ! Un voleur !

Le spectacle a commencé. Mon père s'est levé d'une traite, comme s'il ne dormait pas, et a projeté l'inconnu en arrière. L'arme a chuté

au sol. Le visage de l'homme est apparu dans le clair-obscur. Il a eu l'air surpris. C'était comme si la force prodigieuse que contenait un corps si petit l'avait cloué sur place. Il est resté un moment figé, puis il s'est enfui de la chambre. Mon père a attrapé la carabine et s'est élancé derrière lui. Ses jambes minuscules s'agitaient comme celles d'un mille-pattes. Je les ai suivis. Et je souriais. Encore.

Le lendemain, ma mère a cuisiné une grande marmite de chou, avec beaucoup d'épices et de piment. Je l'ai observée, assise sur un tabouret peu solide, quand j'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer avec fracas. Mon père revenait du travail. Il a fait valdinguer ses chaussures dans le salon. Ma mère m'a regardée. Droit dans les yeux cette fois-ci. Je me souviens de ce regard. Un courage forcé et une angoisse qui semblait vouloir l'étouffer. C'était comme si elle voulait me rassurer sur quelque chose à venir. Prophétesse incertaine, elle me livrait un message, une émotion réconfortante. J'en ai compris, il y a peu de temps, le but. Elle me remplissait. Elle me remplissait d'espoir. Elle le drainait chez elle et m'en abreuvait par les yeux. Ce jour-là, elle m'a regardée longtemps, asséchant chaque goutte de son optimisme. Pourquoi ? Pour ma survie. La suite, elle le savait, allait me changer, tuer une partie de

moi. L'avenir allait me pomper tout cet espoir et le jeter au diable.

Mon père est entré dans la cuisine, il a hurlé « du chou ? » et face à mon air stupide, il a soulevé la casserole brûlante et l'a renversée entièrement sur ma mère.

Mon père était dur. Avec tout le monde.